
Le monde rural a-t-il un avenir ?

Les succès croissants rencontrés par le Salon de l'Agriculture organisé chaque année à Paris témoignent de l'attachement de la société française à ces sources rurales. Il est coutume d'entendre dire que chaque Français a une ascendance paysanne. Cet attachement est d'autant plus vif qu'il est perçu à une époque où la vie urbaine est rejetée et que l'alimentation suscite de réelles interrogations en matière de qualité (les produits du terroir) ou de santé publique (la vache folle). Le monde rural a toujours eu en effet vocation à approvisionner les villes afin d'éviter les famines. Aujourd'hui, après un demi-siècle de productivisme agricole, le monde urbain demande au monde rural de lui garantir une alimentation saine et de qualité. La société moderne issue d'une civilisation paysanne est donc confrontée à un retour aux sources, dans tous les sens de ce terme.

Ainsi Jean Dubuffet a été l'auteur en 1948 d'un petit texte écrit en jargon, « Ler dla canpane » traduisant son désir de régénérer l'écriture en réajustant la langue écrite sur la langue parlée. Evoquant l'univers campagnard et le parler populaire et rural, Dubuffet est à la recherche d'un art non académique, anticulturel qu'il traque dans des lieux comme la campagne. Cette perception est partagée par un Gaston Chaissac, peintre retiré en Vendée, appelé le « paysan de Paris » et auteur d'un Hippobosque au bocage. Ce dernier voit dans la campagne, en l'espèce le bocage vendéen, une protection et une solitude utiles pour cet « éliminé de la vie moderne » pour reprendre sa propre expression.

Pour autant, cet attachement à la ruralité n'est-il pas sans ambiguïtés ? A quelles conditions l'avenir du monde rural est-il effectivement envisageable ?

Si la disparition du monde paysan s'est traduit par une transformation profonde du monde rural, le retour à ce dernier n'est sans ambiguïtés.

Le monde rural est né de la disparition de la civilisation paysanne. Cette disparition est toutefois partielle et traduit avant tout une transformation en profondeur de la société.

Le monde ne connaît pas une transformation des structures et des rapports sociaux identiques dans tous les pays ou zones géographiques. Si on ne connaît pas à proprement parler de civilisation qui ne fut pas au départ paysanne, avec éventuellement des différenciations entre peuplades nomades ou sédentaires, ces dernières s'imposant comme le mode paysan le plus approprié, certaines sociétés sont encore à un stade de leur développement économique où le monde paysan est essentiel.

Cette situation prévaut notamment dans les pays en voie de développement où l'on dénombre plus de deux milliards de paysans en activité. Cette importance quantitative explique en partie les nombreuses dissensions rencontrées dans les négociations internationales. Le dernier sommet de Cancun organisé en septembre 2003 dans le cadre du cycle de Doha, initié en 2001, a buté sur un accord portant notamment sur les modalités de soutien aux produits agricoles. Les modalités propres au commerce international (suppression de barrières tarifaires, question des organismes génétiquement modifiés intégrés dans les programmes d'aide alimentaire par exemple) sont de nature à inquiéter des sociétés en transition.

On entend par là les sociétés qui n'ont pas encore achevé une transition démographique s'accompagnant conformément à l'analyse de Thomas Malthus dans son Essai sur le principe de population paru en 1798, d'un exode rural massif, lié à la modernisation des modes d'exploitation agricole. Le poids du monde paysan est tel dans ces sociétés que toute évolution rapide ou déséquilibrée est de nature à soulever des tensions politiques ou sociales. Au delà de l'exemple chinois et de l'essor récent de l'exode rural vers les villes, l'histoire de plusieurs pays a souligné à maintes reprises ces tensions. L'Allemagne décrite par Ernest von Salomon dans son livre La ville, titre significatif pour un ouvrage traitant notamment des paysans allemands partagés politiquement entre la révolution

sociale nationaliste, le conservatisme ou le communisme partage des traits communs avec la Russie au moment de la dékoulakisation des campagnes. Il s'agissait pour l'URSS de s'assurer le succès du premier plan quinquennal prévu entre 1928 et 1932. Sa mise en œuvre s'est accompagnée d'une collectivisation des campagnes. Tout opposant à cette politique d'intégration forcée dans les kolkhozes et sovkhozes fut considéré comme un « koulak », c'est à dire un paysan aisé. Cette transformation difficile des campagnes se retrouve également aux Etats-Unis au moment de la Grande dépression avec l'exode des travailleurs agricoles si bien décrit par Steinbeck dans Les raisins de la colère.

Ces évolutions liées notamment à des considérations démographiques et techniques laissent à penser que les civilisations paysannes, même millénaires comme en Europe occidentale, sont amenées à disparaître ou à se transformer de manière radicale.

Les sociétés paysannes d'Occident ont en effet disparu au cours du XX^e siècle pour plusieurs raisons justifiant dès 1967 le titre retenu par le sociologue Henri Mendras : La fin des paysans.

Ces sociétés ont disparu de manière assez rapide. Henri Mendras dans Les sociétés paysannes retient comme période critique la deuxième moitié du XX^e siècle. En une cinquantaine d'années, cette évolution a mis fin à une civilisation vieille de mille ans. Cette transition n'a pas été sans résistances. Les années 60 virent se multiplier les conflits notamment en Bretagne (l'occupation de la sous-préfecture de Morlaix en est l'illustration la plus symbolique). Le syndicalisme paysan s'est transformé en lobbying agricole sans pour autant délaissé les actions de terrain. De même, certains mouvements écologiste apparus dans les années 70 sont liés à cette résistance du monde paysan dans une société en pleine mutation (notamment en 1973 le conflit entre certains propriétaires agricoles et l'Etat concernant les installations militaires du Larzac). Ces différentes étapes furent l'occasion de renforcer une certaine forme de corporatisme agricole à l'image des « chemises vertes » de Dorgerès dans l'Entre Deux Guerres.

Car la principale caractéristique de cette évolution tient à sa rapidité due notamment aux transformations techniques des modes d'exploitation. Le machinisme apparu au XIX^e siècle s'est amplifié, rendant inutile une grande partie de la main d'œuvre paysanne, les saisonniers, et justifiant pour partie un exode rural massif. Cette recherche de la productivité ne s'imposa pas comme une évidence. Il fallut notamment les apports d'un Marcel Braibant ou d'un René Dumont (auteur de Misère ou Prospérité paysanne et Le problème agricole français) pour inciter les pouvoirs publics dans cette voie. Ce souhait de favoriser le progrès agricole, apparu très tôt (Sully et la reconstruction du pays après les guerres de religion, ou le XVIII^e siècle agrairien avec par exemple en 1788, Rougier de Labergerie qui publia ses Recherches sur les principaux abus qui s'opposent au progrès de l'agriculture) s'est imposé au XX^e siècle. Cette évolution technique a eu également des effets sociaux. La structure paysanne de base, avec des variations selon les modèles familiaux en Europe décrits par Emmanuel Todd notamment dans L'invention de l'Europe, s'est transformée. Le rôle des enfants, de la femme autrefois considérés comme des auxiliaires de la production agricole a décliné entraînant une nécessaire redéfinition de la place de la femme et du besoin d'enfants.

Exode rural et réduction de la natalité paysanne ont donc participé au déclin d'une société à dominante paysanne. Pour autant, la principale évolution tient à l'émergence d'un seul mode de société dominé par le monde urbain.

La société urbaine s'est imposée de manière définitive.

Cette évolution s'impose comme une évidence qui n'est pas propre au XX^{ème} siècle. Le monde paysan s'est en effet toujours organisé en fonction de la ville avec certains cycles historiques de rupture comme dans le haut-moyen âge. Mais l'essor des villes médiévales a été permis par l'organisation des échanges économiques reposant pour partie sur la maîtrise des approvisionnements donnant ainsi au monde paysan un rôle essentiel qui

justifie au demeurant l'attention portée par les pouvoirs publics au maintien de ce rôle. La répression des jacqueries sous l'Ancien régime tient notamment au souci d'éviter des troubles sociaux en ville faute d'approvisionnement de cette dernière.

Toutefois, la civilisation urbaine a fini par s'imposer comme modèle d'organisation. Les analyses sociologiques du début du siècle ont notamment porté sur les effets de l'essor de la Ville (Simmel, Maine). Tonnies a décrit dans Communauté et Société cette évolution substituant la société à la communauté, le contrat au statut. Ces évolutions ont donc participé à la remise en cause des fondements mêmes de la société paysanne. Cette dernière fondée sur la logique rurale a perdu ses repères : importance donnée au chef de la communauté, en l'espèce familiale ou villageoise, rôle des coutumes liées au temps et au respect des saisons à l'image des fêtes de village marquant les principales étapes de la vie humaine,... Max Weber a écrit de très belles pages sur les « paysans d'autrefois » installés dans le cycle organique de la vie opposés à « l'homme civilisé » placé dans le mouvement d'une civilisation qui s'enrichit continuellement de pensées, de savoirs et de problèmes. L'essor de la société capitaliste et urbaine a donc participé à La Grande Transformation décrite par l'historien Karl Polanyi.

Cette transformation sociale n'a pas toutefois fait disparaître l'utilité de la campagne. Dès le Siècle des Lumières, certains courants de pensée économique ont souligné le rôle de la terre. Les physiocrates, et notamment Quesnay, considéraient que la puissance d'un pays dépendait du « produit net de la terre » invitant ainsi le recours à un « capitalisme agraire ». Cette prise de conscience n'était pas forcément partagée par un auteur comme Voltaire, auteur d'une parabole L'homme aux quarante écus dans laquelle il démontre qu'une France de 20 millions d'habitants et de cent trente millions d'arpents de terre laisse quarante écus à chaque homme ce qui est insuffisant et prouvant par là les limites du raisonnement physiocrate...

En soulignant son caractère utilitaire, la « Grande Transformation » a modifié les modes d'exploitation. Le paysan est devenu producteur et un acteur économique à part entière. On parle désormais de surface agricole utile (SAU) par exemple. En tant que producteur, il a dû intégrer de nouveaux paramètres contraires à certaines pratiques comme la jachère par exemple. Il a recours désormais à des modèles économiques d'exploitation et dépend de structures professionnelles (coopératives, « banque verte »,...). En tant qu'acteur économique, il relève désormais d'une chaîne complète dont il ne maîtrise plus le résultat. Le producteur n'est plus en relation directe avec le consommateur. C'est la critique récurrente de la responsabilité des intermédiaires avancée par le producteur, qu'il soit « paysan » ou « pêcheur professionnel » conduisant à des mouvements plus ou moins violents, du dépôt de fruits et légumes devant des grandes surfaces au saccage du marché de Rungis.

Le consommateur urbain soucieux de retour aux sources semble par conséquent attaché au retour à la terre et aux choses rurales. Le retour au monde rural ne signifie pas pour autant qu'il ait un avenir propre.

Outre qu'il n'est pas nouveau, le retour au monde rural se prête parfois à certaines ambiguïtés.

Le débat engagé par les « altermondialisations » renvoie notamment au juste retour à la terre en développant la thématique de l'environnement (« la terre violée ») et de l'économie (« la terre utile »). Le développement de la société moderne s'est faite au détriment de certains équilibres. Désormais, notre société subit les contre-effets comme l'avait pressenti dès les années 70 un auteur comme Ivan Illich dans différents ouvrages (La Convivialité, Energie et Equité, Libérer l'avenir,...). En privilégiant le mode hétéronome, et non le mode autonome, les outils utilisés deviennent à un certain « seuil » contre-productifs. Inefficaces, il s'avèrent dangereux (le productivisme agricole et ses effets en matière environnemental) et coûteux. Le monde rural offrirait ainsi des solutions alternatives de développement. Dans le prolongement du débat engagé sur le

développement durable (du rapport Brundtland à la conférence de Rio notamment), le commerce équitable a eu pour vocation à privilégier ce type d'action. Ainsi dans le domaine du café, il préconise l'achat de café produit par des communautés de producteurs selon des règles de respect de l'environnement. On estime à près de 800 000 producteurs dans le monde dont une majeure partie sont des paysans qui font ainsi vivre près de 4 millions de personnes. Le label Max Havelaar en est une illustration d'autant plus symbolique qu'il renvoie à un ouvrage datant du XIX^e siècle dénonçant l'exploitation des paysans indonésiens par le système colonial hollandais, Max Havelaar ou les ventes de café de la compagnie commerciale des Pays-Bas. Personnage clé dans l'histoire des Pays-Bas, héros d'un roman (1860) de Multatuli (de son vrai nom Eduard Douwes Dekker) Max Havelaar était administrateur colonial en Indonésie. Il symbolise pour certains la révolte d'un humaniste contre l'injustice du système colonial en Indonésie.

Mais ce nouveau rapport de force qui rencontre une adhésion croissant de l'opinion publique n'est pas sans certaines ambiguïtés.

En premier lieu, il n'est pas à proprement parler nouveau. Le thème du retour à la terre est assez récurrent dans les sociétés en transition. Utilisée pour justifier un génocide au Cambodge dans les années 70, l'idée que la société paysanne doit être celle de référence a sa place dans l'histoire des idées politiques en Europe. Sous la Troisième République, le rattachement de la société paysanne à l'idée républicaine a fait l'objet de conflits politiques entre Républicains et Conservateurs (à l'image des « banquets républicains »). Jules Méline, ministre de l'agriculture et président du conseil a eu le souci de s'attacher le vote des campagnes en créant notamment la médaille du mérite agricole et en soutenant une politique protectionniste (les « tarifs Méline » en 1892) contraire au discours libéral de son action gouvernementale. Il lança en 1905 l'idée d'un retour à la terre, on peut le rattacher à un autre mouvement qui donnera sous le régime de Vichy, dès 1940, le thème de « La Terre, elle ne ment pas ». Cet attachement à la terre tient à plusieurs raisons. Le vote paysan est un vote constant qui généralement s'opposait aux forces jugées révolutionnaires conformément aux analyses de Karl Marx sur l'impossibilité à court terme de parvenir à la révolution en France (d'abord dans Les Luttes des classes en France puis dans La guerre civile en France). Le monde rural est aussi synonyme de traditions et de « bon sens ». La littérature populaire retient généralement l'idée d'un paysan habitué aux leçons de la nature et au respect de certains équilibres. Une société en évolution signifie au contraire une accentuation des déséquilibres. Cette vision a notamment soutenu certains mouvements populistes en particulier en Russie tsariste à la fin du XIX^e siècle. Pour autant, à l'image de ce dernier où ces mouvements populistes étaient menés par des intellectuels ou des citadins, cette vision est souvent celle d'urbains.

Cette ambiguïté n'est elle pas la preuve que le concept de monde rural est un concept récent et produit par une société urbaine à la recherche d'un âge d'or ?

La notion de monde rural est une notion récente.

La ruralité ne se limite pas au monde paysan perdu. Le monde rural comprend le système agricole mais prend également en compte d'autres phénomènes récents. Tout d'abord, l'exode rural qui a marqué la transformation des sociétés occidentales s'est inversé. Les citadins souhaitent vivre en campagne assumant ainsi des trajets quotidiens entre la ville et la campagne facilités par le développement des moyens de locomotion. Le tourisme rural a connu pour sa part une croissance récente et qui est désormais prise en compte par les pouvoirs publics. Le ministère chargé de l'agriculture s'appelle en réalité « ministère de l'agriculture, de la pêche, de l'alimentation et des affaires rurales ». La réforme de la politique agricole commune (PAC) en juin 2003 prend désormais en considération les investissements et les actions visant à développer ce secteur et qui permet de lutter contre une désertification des campagnes et tient à concilier productivité et sécurité alimentaire.

En effet, le monde rural est inégal. Certaines zones sont abandonnées nécessitant des politiques publiques d'accompagnement ciblées (la loi Montagne de 1985 par exemple). De même, l'action publique en faveur du monde rural porte sur la sécurité alimentaire. Les citoyens sont soucieux d'une traçabilité à défaut d'une connaissance des produits. La mode des « éco-produits » ou produits bio en est une illustration. Mais pour reprendre l'analyse de Luc Boltanski et Eve Chiapello dans Le nouvel esprit du capitalisme, cette mode a concerné qu'une frange de la population urbaine, plutôt éclairée sur ces questions et qui disposait d'un pouvoir d'achat adapté.

Soucieuse d'une campagne développée de manière égale (alors que certains économistes ou démographes soulignent la nécessité d'avoir des zones sous-peuplées), soucieuse de disposer de produits « propres », la société moderne semble se représenter de manière idéale le monde rural. Cette représentation peut apparaître aux yeux de certains comme la recherche éperdue d'un nouvel « âge d'or ». En effet, toute société est à la recherche d'un modèle de « cité idéale ». Cette notion d'âge d'or est au demeurant notamment avancé par un auteur « campagnard », Hésiode dans Les travaux et les Jours : dans la confusion d'un monde en train de s'organiser, les hommes ont connu au sein d'une nature généreuse et nourricière un sort idyllique qui a pris fin avec l'apparition de la société urbaine. Devant la prise de conscience des effets négatifs suscités par le mode de vie urbain, elle pense trouver dans la ruralité une échappatoire. Les phénomènes de naturalisme ou de naturisme en sont une traduction partielle. A l'instar de l'Ancien régime qui vit un engouement pour le Sauvage ramené des voyages océaniques ou pour la Nature idéalisée par un Fragonard ou un Watteau sous la forme de parcs, symboles d'havres de paix et de grâce retrouvées, ces modes de vie qui rencontrent un réel succès sont le fait de citadins et non de véritables paysans. De même, parallèlement à la Révolution industrielle, nombre d'artistes soulignent les qualités propres de la campagne. Jean-François Millet, inspiré en partie par Fragonard, s'est fixé à Barbizon pour développer son thème de prédilection autour des occupations familiales des paysans (Les Botteleurs en 1850, Les Glaneuses en 1857, L'Angélus en 1859, L'homme à la houe en 1862). Cette école de Barbizon connue pour avoir réuni des artistes soucieux de peindre des paysages traduit une fois de plus cette ambiguïté. Derrière la campagne, se dessine davantage un attrait pour le paysage en tant que décor perdu dans une société urbanisée et industrialisée à l'image des poèmes d'Emile Verhaeren dans Les campagnes hallucinées ou Toute la Flandre. Là aussi, une certaine ambiguïté se dégage : Verhaeren est également fasciné par l'essor des villes (Les Villes tentaculaires, les Rythmes souverains).

Le monde rural existe donc. Apparu sous cet angle récemment, il se substitue à un monde paysan disparu. Il repose toutefois sur une ambiguïté essentielle : le monde rural est la représentation d'un monde à préserver aux yeux d'une société désormais urbaine et technique.

Il fait l'objet de nouvelles sollicitudes environnementales ou sociales. Quelle place pour le monde rural alors que la société moderne a révolutionné l'alimentation en l'arrachant à la nature ?

L'avenir du monde rural passe ainsi par le présent et l'avenir du monde urbain.